

L@ lettre tourangelle

Juin 2022

Édito

par Hélène Girard

« Trouver dans l'impasse même d'une situation la force vive de l'intervention. » [1]

Cette citation de Lacan est un appel au courage, celui de ne pas se laisser aller au désespoir et au fatalisme. C'est un appel à ne pas céder sur son désir, corrélatif d'un certain désir de savoir. C'est intéressant d'aller rechercher l'étymologie latine du mot désir, on découvre qu'il provient du verbe *desiderare* qui signifie littéralement : cesser de contempler les astres. En découle alors l'idée de regretter. Désirer, ce serait constater l'absence de quelque chose et le déplorer. La psychanalyse lacanienne ne se pratique pas la tête dans les étoiles, elle pousse plutôt au réveil et à l'acte ; en ce sens elle s'oppose au regret et au renoncement.



Les textes de cette lettre se font l'écho de cette orientation vivifiante. Vous pourrez y lire la contribution d'Isabelle Buillit qui fait saisir comment l'approche analytique se distingue de la recherche d'harmonie, ouvrant la possibilité d'entendre et d'interpréter les demandes incessantes des enfants dits « terribles ». Vous trouverez également un écho du dernier Séminaire clinique, par Jocelyne Haffner, où il est question des femmes, et de leur affinité avec la parole, et plus encore avec le bien-dire, qui peut à l'occasion se muer en un savoir lire le symptôme. Cette lettre se fait l'écho des événements dramatiques en Ukraine, avec Sophie Seeberger qui nous replonge dans le texte si puissant de Freud, pour nous en montrer toute l'actualité, mais pas sans lutter contre la fatalité. Enfin, vous pourrez lire un écho des Grandes Assises Virtuelles Internationales, qui se sont tenues du 31 mars au 3 avril 2022, sous le titre « La femme n'existe pas ». Pourtant il y a Médée, affaire à suivre...

[1] Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 108.

Tours et détours de la demande - Groupe Lodi (Tours/Poitiers)

par Isabelle Buillit

Éducation bienveillante, communication non violente, écoute active... Le champ de l'éducation s'élargit considérablement, en témoigne le rayon des librairies qui y est dédié et ne cesse de croître. De nombreuses approches visent l'harmonie du développement de l'enfant, son bien-être, son respect, son éveil, son équilibre... A ce titre, toute la famille doit se tenir au diapason des présumés besoins, attentes et demandes de l'enfant.



Au cours d'une soirée de travail du CEREDA, j'avais Tom à l'esprit, accueilli dans un ITEP, un garçon qui a sans cesse toutes sortes de requêtes infinies et de demandes insatiables envers les adultes de l'institution. Répondre à sa demande nous mène à de nouvelles exigences de sa part, aussi impérieuses que tyranniques.

Quelles sont les demandes des enfants terribles ? Pourquoi les parents ou les professionnels s'en trouvent-ils exaspérés ?

C'est à partir de là que nous avons mis à l'étude la question de la demande. Le 6 avril dernier, Laure Naveau, extime du groupe Lodi, nous a accompagnés dans nos réflexions. L'enfant est « tanant » disait-elle, reprenant Lacan. Les demandes insistantes et répétées au moment du coucher par exemple, moment critique et sensible pour toute la famille. Qu'est-ce que l'enfant demande à ce moment-là ? Un verre d'eau pour étancher sa soif (besoin primaire). Un câlin ? Une histoire ? (besoin dit secondaire).

Ça n'est pas seulement pour satisfaire ses besoins que l'enfant est dépendant de l'Autre. Dépendance vitale et dépendance langagière se recouvrent et se confondent au moment où le parent interprète le cri comme demande. Laure Naveau indiquait que la structure de la demande est déterminée par autre chose que le besoin.

Jacques - Alain Miller dans son article « Une affaire de famille dans l'inconscient » indique que « dans l'espace de la famille, le sujet fait l'expérience de la demande, comme pouvoir du oui et du non, il fait sa première expérience de la reconnaissance de sa parole ». [1]

Solenne Daniel nous a rapporté certaines des réponses parentales recueillies dans sa pratique et les impasses d'une mère qui suit scrupuleusement ce précepte : nourrir son enfant « à la demande ». Nous rencontrons des parents déboussolés et des enfants mis en place de sujets supposés savoir.

Il s'agit de pouvoir réintroduire une certaine équivocité de la demande, afin que le désir puisse trouver à émerger, à se dire et à se faire entendre. Dora Zaouch a indiqué que la demande est le pivot entre l'Autre et l'enfant, c'est une demande sur fond de manque. Si je poursuis ma réflexion concernant Tom, on peut dire que ce manque est proprement invivable pour lui. Ce que demande Tom, c'est que l'Autre soit décomplété, qu'il cède quelque chose. Mais dans son cas, l'opération ne pouvant pas se faire dans le symbolique, elle se répète dans le réel, échoue à se clore et vire au rapport de force sur l'axe imaginaire.

Comme à l'accoutumée dans notre groupe Lodi, un ou une participante présente une vignette clinique. Cette fois, c'est Lucie Vuillard qui nous a parlé d'une jeune étudiante qu'elle reçoit. Les différents temps forts de sa vie laissent penser qu'elle ne peut échapper à la demande de l'Autre. Citons, pour finir notre cher et regretté Pierre Naveau : « Dans la psychose, la demande est étouffée. Le sujet est écrasé sous le poids de l'objet qu'il est pour l'Autre. » [2] Indication précieuse pour s'y retrouver dans la clinique des psychoses.

[1] Lettre mensuelle n° 250, 2006

[2] Naveau P., *Les psychoses et le lien social*, éditions Anthropos, 2005, p. 126

Un écho de la conférence de Caroline Doucet [1] : Le bien-dire et les femmes (28 janvier 2022)

par Jocelyne Haffner

« *La poésie n'est pas dans les choses à la manière où la couleur et l'odeur sont dans la rose et en émanant, elle est dans l'homme uniquement et c'est lui qui en charge les choses en s'en servant pour exprimer.* » Pierre Reverdy [2]

En lien avec le congrès de l'AMP, et à l'invitation de l'ACF en VLB, Caroline Doucet nous a donné une conférence passionnante sur la question du féminin, sur les femmes et leur rapport à la parole, à la psychanalyse, à la jouissance de la langue, et à la dimension poétique de l'interprétation.

C. Doucet cite la phrase énigmatique de J. Lacan : « Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots. » [3] « Provocation au savoir », dit-elle.

C. Doucet interroge cette affirmation de Lacan qui n'hésitait pas à soutenir que ce sont les femmes qui ont inventé le langage. [4] « Comment comprendre cet attrait des femmes pour la parole ? » dit-elle, sinon en se souvenant d'abord que Freud fut docile à sa patiente qui lui demanda de se taire et d'écouter ce qu'elle avait à dire. Ainsi, au fil des séances, s'élabora une expérience de parole inédite, une *talking cure*, comme fut désignée l'expérience analytique dans ses débuts. Les femmes sont donc au commencement de la psychanalyse, femmes hystériques qui délivraient à Freud le message crypté de leur symptôme : volonté de dire à l'Autre, pour l'Autre et à partir de l'Autre, souligne C. Doucet. Freud le comprit et l'interpréta comme un message dont le déchiffrement provoquait un soulagement.

Lacan, dans sa relecture de Freud, nous conduit à une réflexion au-delà de cette découverte, de cette question qui ne « laisse jamais tranquille », la question du féminin, le féminin de tout parlêtre. Confrontées à l'énigme du non-rapport sexuel, les femmes exclues de la nature des choses parce que pas-toutes, multiples, échappent à la maîtrise et à la normalisation, elles parlent « se soutenant symboliquement du phallus », avec une certaine liberté qui leur ouvre une porte sur la création.

Invitée à tout dire, comme sujet en analyse, une femme vient cependant se heurter à un impossible : dire tout le vrai. Elle rencontre une jouissance supplémentaire, hors la « norme mâle », jouissance de la parole, de *lalangue* de ses équivoques et malentendus, langue ne servant pas au dialogue. L'interprétation pourra alors faire limite à cette jouissance.

Que peut donc attendre de la psychanalyse ce sujet qui ne peut pas tout dire ? « On apprend à bien parler, ce que parler veut dire », écrit J.-A. Miller [5]. Bien-dire nouveau qui est un savoir-lire, lire autrement son symptôme. Pour certaines ce bien-dire conduira à une création qui sera pour elles une forme d'accomplissement.



Du trou de l'inconscient pourra s'élaborer un récit poétique, littéraire parfois, lecture inédite du symptôme et source d'une satisfaction nouvelle. Homme ou femme, le sujet en analyse pourra faire ex-ister d'entre les mots l'énigme du non-rapport sexuel, « faisant passer la langue à la lettre ». Ainsi que le note C. Doucet, Marguerite Duras écrivait dans *L'amour* [6] : « Je ne m'occupe jamais du sens, de la signification. S'il y a un sens, il se dégage après. » Edgar Poë dans son récit *La lettre volée* montrera les effets féminisants de la lettre.

Quel est cet homme dont parle P. Reverdy dans sa conférence sur la fonction poétique, écho d'une recherche avec laquelle résonne la belle conférence de C. Doucet. Le poète, que sait-il ? N'est-il pas justement, dans cet usage de la langue, un sujet qui, comme *parlêtre*, s'interroge lui aussi sur la nature des choses qui est la nature des mots ? Un *parlêtre* que la psychanalyse lacanienne pourrait dire féminisé.

[1] Doucet C., psychanalyste, membre de l'ECF et de l'AMP.

[2] Reverdy P., « Conférence sur la fonction poétique », (1ère diffusion : 22 mars 1948 par RDF).

[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Encore*, p. 68, 1972.

[4] Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », *La cause du désir*, n° 95, avril 2017, p. 22.

[5] Miller J.-A., « Le banquet des analystes », cours de 1989-1990.

[6] Duras M., *L'amour*, éditions Gallimard, 1971.

La guerre, une fatalité ?

par Sophie Seeberger

La guerre est en Europe, le monde entier s'émeut et s'étonne, parfois se révolte. « La guerre anéantit des vies humaines prometteuses et place l'individu dans des situations qui l'avilissent, [...] le contraint à en tuer d'autres, à son corps défendant, [...] elle détruit de précieuses valeurs matérielles, fruit du travail des hommes, et plus encore. » [1] L'Europe du XXIème siècle, qui a gardé en mémoire les horreurs passées, portée par le rêve pacifiste, n'est-elle pas censée préserver les hommes de la folie de la guerre ? Alors, pourquoi la guerre ?

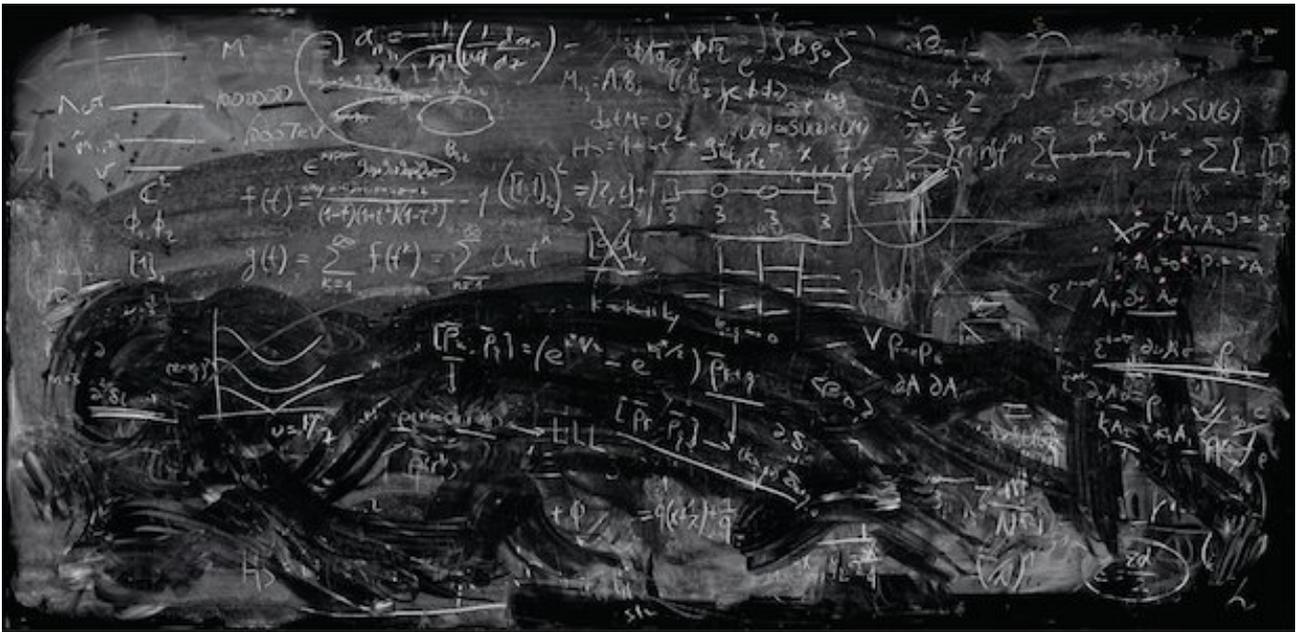
C'est sous ce titre que paraît, en 1933, un texte de Sigmund Freud. Il s'agit en fait, rassemblé sous ce titre proposé par le psychanalyste, d'un échange épistolaire entre Albert Einstein et S. Freud, sollicités par la Commission internationale de coopération intellectuelle, (CICI) un organe de la Société des Nations (qui deviendra l'UNESCO). Dans ces correspondances, des personnalités marquantes du monde intellectuel échangeaient leurs vues sur des questions essentielles, la plus cruciale étant déjà la menace d'une nouvelle guerre. [2] Freud fait donc ici réponse à A. Einstein en septembre 1932.

La question apportée dans l'échange par Einstein est la suivante : « Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de la guerre ? » [3] Il déroule dans sa lettre quelques réflexions. On lit : « Un simple coup d'œil sur l'insuccès des efforts, certainement sincères, déployés au cours des dix dernières années permet à chacun de se rendre compte que de puissantes forces psychologiques sont à l'œuvre, qui paralysent ces efforts. » [4] Puis un peu plus loin : « Comment se fait-il que cette minorité-là puisse asservir à ses appétits la grande masse du peuple qui ne retire d'une guerre que souffrance et appauvrissement ? [...] Voici quelle est à mon avis la première réponse qui s'impose : Cette minorité des dirigeants de l'heure a dans la main tout d'abord l'école, la presse et presque toujours les organisations religieuses. C'est par ces

moyens qu'elle domine et dirige les sentiments de la grande masse dont elle fait son instrument aveugle.
» [5] Il souligne ainsi les dangers du totalitarisme, dont nous avons encore la preuve aujourd'hui.

Dans la traduction proposée dans *Résultats, idées, problèmes*, Freud oriente en quelque sorte la question d'Einstein : « Que peut-on faire pour détourner des hommes de la fatalité de la guerre ? » [6] introduisant ainsi par ce *fatum*, une sorte de destin pour les civilisations, le fait inéluctable de la guerre.

Dans une première partie, Freud reconnaît à Einstein la véracité de son développement. Il analyse les relations entre droit, pouvoir et violence ; il remonte à l'origine du droit pour montrer comment il dérive de la violence. Puis il revient aux interrogations soulevées par Einstein, et écrit : « Vous vous étonnez qu'il soit si facile de susciter chez les hommes l'enthousiasme guerrier » [7] pour introduire la notion de pulsion. « Nous admettons que les pulsions de l'homme ne sont que de deux sortes, soit celles qui visent à conserver et à unir – nous les nommons érotiques [...] ou sexuelles[...] – et d'autres qui visent à détruire ou à tuer ; nous regroupons celles-ci sous le terme de pulsion d'agression ou pulsion de destruction » [8] qu'il nomme plus loin dans le texte « pulsion de mort ». « L'une de ces pulsions est tout aussi indispensable que l'autre ». [9]



Freud n'en est pas à sa première réflexion sur la guerre. Il publie en 1915 *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, un texte dans lequel il écrit que « nous descendons d'une série infiniment longue de générations de meurtriers qui, comme nous-mêmes peut-être, avaient la passion du meurtre dans le sang ». [10] Souvenons-nous qu'à l'origine de l'humanité, nous trouvons un crime, celui commis par Caïn sur son frère Abel. Freud lui-même aborde les origines par un crime : le meurtre du père de la horde. Dans *Le malaise dans la civilisation*, en 1930, Freud déroule bien comment l'homme va vers la civilisation mais qu'elle le fait souffrir. Freud s'est interrogé sur le fait que non seulement l'homme ne puisse s'empêcher de se faire du tort mais qu'il semble y trouver un certain plaisir. Le voilà malheureux et soumis à la pulsion de mort. De surcroît, pour que la vie en société soit envisageable, la civilisation impose à l'homme de renoncer à ses pulsions sexuelles, agressives et ce n'est pas sans effet. Ce renoncement pulsionnel « fait pénétrer l'être humain dans une logique qui ne connaît pas de point d'arrêt et qui se retourne contre la civilisation.

» [11] « L'homme a en lui un besoin de haine et de destruction. » écrit Einstein. [12] Freud ne s'oppose pas à cela. Ainsi, la guerre serait une fatalité.

« Existe-t-il une possibilité de diriger le développement psychique de l'homme de manière à le rendre mieux armé contre les psychoses de haine et de destruction ? » [13] demande quand même Einstein.

Freud avance quelques propositions. « Tout ce qui établit les liens affectifs entre les hommes ne peut que s'opposer à la guerre » [14], lien d'amour ou qui passe par l'identification. Il faut renforcer Eros.

La création de l'Union européenne semble répondre à cette proposition. Jusqu'à quand ? Russes et Ukrainiens, peuples frères, s'affrontent.

Freud avance aussi l'idée d'« une communauté d'hommes qui auraient soumis leur vie pulsionnelle à la dictature de la raison. » [15] mais il qualifie cette idée d'utopique.

Pour terminer, Freud aborde une question qu'Einstein n'a pas retenue mais qui suscite son intérêt : « Pourquoi nous révoltons-nous tant contre la guerre ? » [16] C'est « que nous ne pouvons faire autrement. » [17] Nous ne pouvons que nous déclarer pacifistes puisque c'est ainsi que la civilisation demande à l'homme de se comporter. Et cependant, c'est ce processus de civilisation qui pourrait, comme nous l'avons vu, mener à la destruction de la race humaine.

Mais peut-on envisager ce réel, insoutenable, conséquence de la fatalité de la guerre ? Est-ce, comme l'envisage Freud, « parce que la guerre sous sa forme actuelle, ne donne plus l'occasion de réaliser le vieil idéal héroïque, et qu'une guerre future, par suite du perfectionnement des moyens de destruction, signifierait l'extermination de l'un ou peut-être des deux adversaires » [18] que « dans nos imaginaires, la catastrophe nucléaire est devenue impossible » alors que précisément, certaines armes aujourd'hui constituent « une catégorie à part entière [et] peuvent causer la fin de la civilisation telle que nous la connaissons. » [19]

Chez l'homme, le processus de civilisation entraîne certaines modifications psychiques qui sont évidentes et dénuées de toute ambiguïté. En quoi consistent-elles ? « En un déplacement progressif des buts pulsionnels et en une limitation des motions pulsionnelles. » Le processus culturel entraîne « le renforcement de l'intellect qui commence à dominer la vie pulsionnelle » et « l'intériorisation de la tendance à l'agression ». [20] Nous ne pouvons que nous révolter contre la guerre. Enfin, Freud avance également qu'« il semble que les dégradations esthétiques de la guerre n'ont pas une part sensiblement moindre dans notre indignation que ses atrocités ». [21]

Rappelons-nous bien ces dernières phrases du texte de Freud, même si, comme il le dit, il s'agit peut-être d'un espoir utopique : « Tout ce qui promeut le développement culturel œuvre du même coup contre la guerre. » [22] Pour tenter d'échapper à la fatalité.

[1] Freud S., « Pourquoi la guerre ? » (1932), dans *Résultats, idées, problèmes*, Tome II, PUF, 6ème éd., 2012, p. 213-214

[2] Cette correspondance paraît en Allemagne, deux semaines après l'accession au pouvoir d'A. Hitler : elle y est immédiatement censurée.

[3] Freud S.-Einstein A., Correspondance : « Pourquoi la guerre ? » http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/15137/HERMES_1989_5-6_275.pdf 12 pages, numérotées de 275 à 286, p. 275

[4] Ibid, p. 276

[5] Ibid, p. 277

[6] Freud S., « Pourquoi la guerre ? », op. cit., p. 203

[7] Ibid, p. 209

[8] Ibid

[9] Ibid, p. 210

- [10] Freud S., « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort (1915), traduction de l'Allemand par le Dr. S. Jankélévitch en 1915 revue par l'auteur. Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, <https://psychologue-paris.fr/textes/Freud-considerations-sur-la-guerre-et-sur-la-mort.pdf>, numéroté de 1 à 28, p : 24
- [11] Freud S., *Le malaise dans la civilisation*, Paris, Points, coll. Points Essais, 2010, p. 21
- [12] Freud S. - Einstein A., Correspondance : « Pourquoi la guerre ? », op. cit., p. 277
- [13] Ibid
- [14] Freud S., « Pourquoi la guerre ? », op. cit., p. 212
- [15] Ibid, p. 213
- [16] Ibid
- [17] Ibid, p. 214
- [18] Ibid
- [19] Entretien avec Benoît Pelopidas, dans *Télérama* n° 3765, du 9 mars 2022, p.37
- [20] Freud S., « Pourquoi la guerre ? », op. cit., p. 215
- [21] Ibid
- [22] Ibid

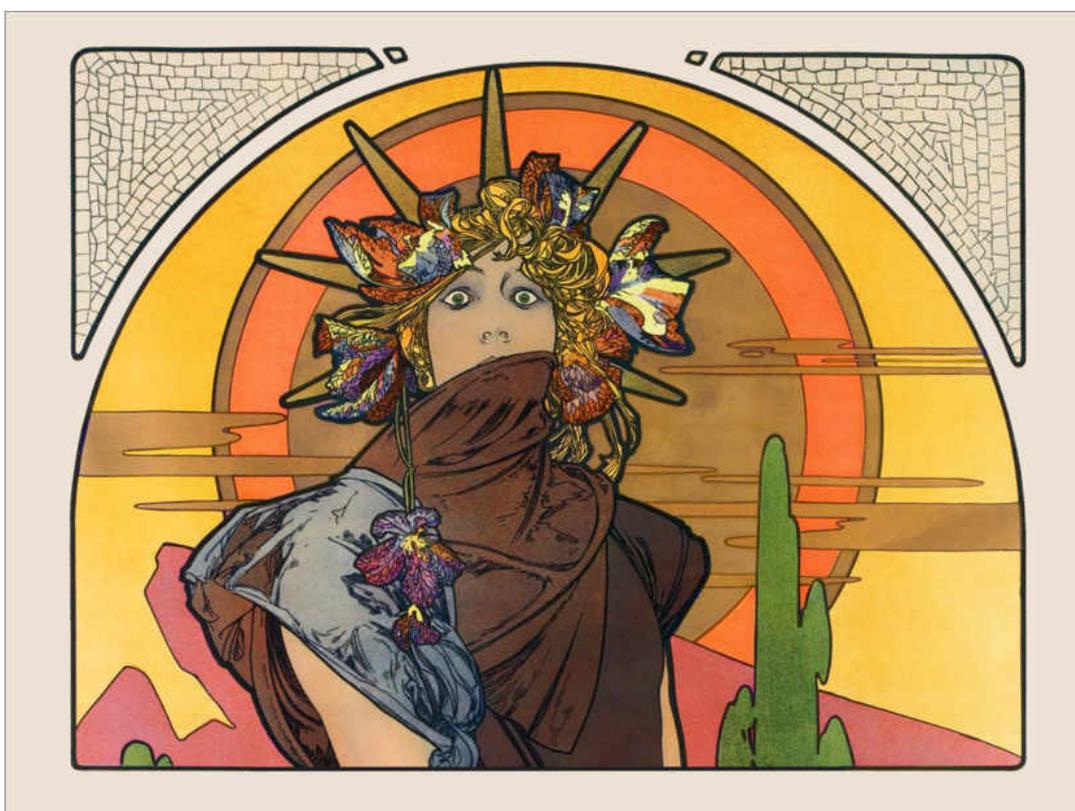
En chaque femme une Médée

par Hélène Girard

C'est une des propositions qui fut à l'étude des Grandes Assises Virtuelles Internationales de l'Association Mondiale de Psychanalyse. Ces journées furent remarquables, par la variété des thèmes abordés et la façon dont le programme avait été conçu, avec une alternance entre les séances plénières et les simultanées cliniques. Vous retrouvez de très beaux textes autour de cet événement dans la revue *Scilicet* [1] sortie pour l'occasion, ainsi que sur le site des GAVI, avec de précieux textes d'orientation.

Pour ma part, je m'arrêterai à Médée, figure féminine fascinante, incarnant ce qu'une femme est prête à faire, pour rester femme, quand elle est trahie par l'homme qu'elle aime. Médée est une héroïne, une femme qui se dévoue à une cause. Elle fascine par la puissance de son acte, allant jusqu'au sacrifice de ses enfants pour Jason, l'homme à qui elle a tout donné. Lacan ira jusqu'à dire que si « la vraie femme » [2] existe, c'est Médée. Et Miller de compléter, qu'« une vraie femme, c'est le sujet quand il n'a rien à perdre » [3]. Cette proposition s'oppose à la formule de Lacan qui a servi de titre à ces journées « La femme n'existe pas », à entendre comme une impossibilité à définir ce que serait la femme. En effet, elles ne peuvent se dire qu'une par une, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune définition qui vaudrait pour toutes. Si Lacan a fait de Médée une héroïne lacanienne, bien évidemment ce n'est pas pour nous inviter à la suivre, mais plutôt pour nous faire saisir le principe féminin à l'œuvre, de façon exacerbée, chez Médée. Lacan se sert de cette figure de femme pour nous enseigner sur la dimension Autre qui régit les femmes, sur ce qu'il va qualifier de jouissance Autre, à savoir la jouissance féminine. Lacan dira que la femme est Autre, c'est-à-dire étrangère à elle-même. Précisons que ce qui la rend Autre, c'est la jouissance féminine. Comme le rappelle Anaëlle Lebovits-Quenehen, si Freud a découvert l'inconscient en écoutant les femmes, pour Lacan c'est la jouissance Autre, façon de dire le « hiatus entre ce qu'elles sont et la jouissance hors sens à laquelle elles ont affaire » [4]. Médée illustre à merveille cette « non-coïncidence entre un sujet et la jouissance brute et réelle qui l'habite » [5]. Si on peut avancer que ce n'est pas *La femme qui existe* mais la jouissance féminine, avec Médée, plus précisément par son acte, elle fait apparaître, un instant, une vraie femme, dans son « entièreté » de femme. Face à la trahison de Jason, Médée, trompée dans ses espoirs, est dévastée. Prête à tout pour son amour, elle s'est mise à son service, allant jusqu'à trahir ses proches. Ana Lydia Santiago [6] indique, qu'au nom de l'amour, Médée a l'espoir que Jason soit son Autre par excellence. Elle cherche à transformer

son avoir en être, dans une logique où il s'agit de tout donner pour être tout. Ainsi, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle n'est plus rien pour lui, elle est vide, être tout ou rien est un leurre. Dans ce contexte, l'amour ne peut plus se maintenir dans les semblants. Elle était Autre à Jason, aussi quand il n'est plus, elle devient Autre à elle-même. C'est alors qu'apparaît le sans limite, en portant le coup directement sur Jason, via sa progéniture. Héroïne des actes insensés, femme pleine d'audace mais tout autant de haine, Médée témoigne de ce que toute femme qui s'attache à son partenaire amoureux se retrouve propulsée dans cette zone obscure où elle devient dangereuse pour elle-même et les autres. Comme le souligne A.L. Santiago, Médée est l'héroïne lacanienne dans le sens où toute femme peut incarner la cause du désir pour son partenaire, au détriment de la bienveillance maternelle. C'est ce qui fera dire à Jacques-Alain Miller que « Médée, c'est le memento qu'il faut pour faire se souvenir à l'homme endormi, toujours endormi, que la féminité ne s'éteint pas dans la maternité. Ce pauvre con de Jason croyait que sa femme l'aimait comme une mère! Il découvre que les enfants qu'il lui avait faits n'avaient pas si bien leurré en elle le désir d'être le phallus, qu'elle le laisse partir indemne vers l'Autre femme » [7]. C'était oublier que « Médée ne voulait pas être mère sans être en même temps l'Autre femme » [8].



[1] Scilicet, « La femme n'existe pas », Association Mondiale de Psychanalyse, revue en version numérique, sur ECF échoppe, sortie en avril 2022.

[2] Jacques Lacan emploie cette expression à la page 761 de « Jeunesse de Gide, ou la lettre et le désir » (*Écrits*, Paris, Seuil, 1966).

[3] Miller J.-A., « Médée à mi-dire », *La Cause du désir*, n° 89, 2015, p. 114.

[4] Lebovits-Quenehen A., Argument GAVI 2022, site internet, « Si la femme n'existe pas, les hommes sont-ils des femmes comme les autres? ».

[5] Ibid

[6] Ana Lydia Santiago est intervenue sous le titre « Une Médée dans chaque femme », le 3 avril 2022, lors des plénières des GAVI, « La femme n'existe pas ».

[7] Miller J.-A., « Mère-femme », *La Cause du désir*, n° 89, 2015, p. 122.

[8] Ibid